



PALME
D'OR
AU
FESTIVAL
DE CANNES
1962

LEONARDO
VILAR
GLORIA
MENEZES
NORMA
BENGELL

LA PAROLE DONNÉE



Un film de ANSELMO DUARTE — Dionísio AZEVEDO, Geraldo D'EL REY, Dion BASTOS

CINEISTA
SAO PAULO

« PALME D'OR FESTIVAL DE CANNES 1962 »

LA PAROLE DONNEE
(O Pagador de Promessas)

Un film de Anselmo DUARTE

Brésil – 1962 – N&B – 1.33 – VOSTF Mono
Durée : 1h38

REEDITION EXCLUSIVE EN COPIES NEUVES

AU CINEMA LE 13 FEVRIER 2008

www.films-sans-frontieres.fr/laparoledonnee

Presse : Christophe CALMELS
Tel : 01 42 77 01 24 / 06 03 32 59 66
Fax : 01 42 77 42 66
Email : fsf.distrib@free.fr

Distribué par FILMS SANS FRONTIERES

SYNOPSIS

Zé est un pauvre paysan de la campagne brésilienne. Son bien le plus cher est son âne. Lorsque ce dernier tombe malade, Zé fait une promesse à Sainte Barbara : si son âne se rétablit, il portera une lourde croix – comme Jésus- de son village jusqu'à l'église de Sainte Barbara dans la capitale. Son vœu ayant été exaucé, Zé tient parole. Accompagné de sa femme, il part donc, la croix sur l'épaule, pour son dur pèlerinage...

Palme d'Or à Cannes

En 1962, *La Parole donnée* a obtenu la Palme d'Or du Festival de Cannes et le Prix du Jury au Festival de Cartagène. L'année suivante, le long-métrage d'Anselmo Duarte allait être nommé aux Oscars dans la catégorie Meilleur film étranger.

Adapté de Dias Gomes

La Parole donnée est l'adaptation sur grand écran de la pièce de théâtre *O Pagador de Promessas*, du grand poète et écrivain brésilien Dias Gomes. Cette pièce allait ensuite être portée à la télévision en 1988 avec une mini-série.

FICHE TECHNIQUE

- Titre : *La Parole donnée*
- Titre original : *O Pagador de Promessas*
- Réalisation : Anselmo Duarte
- Scénario : Anselmo Duarte et Dias Gomes
- Production : Oswaldo Massaini
- Musique : Gabriel Migliori
- Photographie : H.E. Fowle
- Montage : Carlos Coimbra
- Pays d'origine : Brésil
- Format : Noir et blanc - Mono
- Durée : 98 minutes
- Date de sortie : 1962

CASTING

- Leonardo Villar : Zé do Burro/Donkey Jack
- Glória Menezes : Rosa
- Dionísio Azevedo : Olavo, the priest
- Geraldo Del Rey : Bonitao/'Handsome'
- Roberto Ferreira : Dede

LE REALISATEUR : ANSELMO DUARTE

Anselmo Duarte est né le 21 avril 1920 à Sao Paulo au Brésil. Il débute sa carrière cinématographique en tant que comédien dans le film inachevé d'Orson Welles, *'It's all true'* en 1942. Dans les années 1950, Anselmo Duarte s'impose comme l'un des acteurs les plus populaires au Brésil. Depuis il a joué dans une cinquantaine de films, parmi lesquels *'Aviso aos Navegantes'*, *'O caso dos irmãos Naves'* en 1967, *'Tensão no Rio'* en 1984. En 1957, il réalise son premier long métrage, *'Absolutamente certo!'*, qui connaît un grand succès auprès de la critique et du public. *'La Parole donnée'* est son deuxième film. Inspiré d'une pièce de théâtre à succès, le film raconte l'histoire d'un propriétaire qui décide de distribuer ses terres aux pauvres en l'honneur d'une divinité païenne et qui se heurte à l'incompréhension de la paroisse. Le film va à contre-courant de son époque, marquée par le Cinema Novo. Le film obtient la récompense suprême au Festival de Cannes 1962. Depuis, Anselmo Duarte a dirigé une douzaine de films et est même membre du jury de la sélection officielle des longs métrages en compétition au festival de Cannes de 1971.

FILMOGRAPHIE D'ANSELMO DUARTE (comme réalisateur) :

Os Trombadinhas (1979)

O Crime do Zé Bigorna (1977)

Já Não Se Faz Amor Como Antigamente (1976) (sketch "Oh! Dúvida Cruel")

Ninguém Segura Essas Mulheres (1976) (sketch "Marido Que Volta Deve Avisar")

O Descarte (1973)

Um Certo Capitão Rodrigo (1971)

O Impossível Acontece (1969) (sketch "O Reimplante")

Quelé do Pajeú (1969)

Vereda de Salvação (1964)

O Pagador de Promessas (La Parole donnée, 1962)

Absolutamente Certo (1957)

LA PAROLE DONNEE

Vu par Glauber ROCHA

Malgré tous les commentaires faits autour du Prix attribué à LA PAROLE DONNEE, la vérité demeure que Anselmo Duarte a réalisé ce film pour le Festival... Comme chacun sait qu'il obtint le prix et le Brésil parut en premières pages des principaux journaux et revues du monde entier. Le brésilien Duarte présenta un film qui, pour le jury, était plus positif que des films de Bresson ou Cacoyannis. Ici commence la première équivoque. LA PAROLE DONNEE est un film d'envergure, mais comme dit Sadoul, l'escalier de l'église d'El Paso est bien loin d'être la proue du Cuirassé Potemkine. Un unique film d'Anselmo Duarte n'a rien à voir avec l'œuvre de Bunuel, un des plus grands cinéastes vivants, l'auteur le mieux défini et le plus audacieux de son temps. Indéniablement, Duarte possède la force du grand spectacle... Je préfère comparer le Anselmo Duarte de LA PAROLE DONNEE au vieux David Wark Griffith, dans la dualité de NAISSANCE D'UNE NATION et de INTOLERANCE. La grandeur du spectacle chez Griffith était au-dessus de l'idéologie : par ailleurs, on peut bien dire que ses idées naissaient confusés et subordonnées aux possibilités de « mise en scène ». Il importe de dire enfin que le premier film a beau être réactionnaire et progressiste le second, Griffith est un grand cinéaste dans les deux. Il a le don du spectacle : c'est là, au cinéma, une qualité...

Anselmo Duarte a le sens du rythme populaire dont les sources se trouvent dans la grammaire américaine du film de gangsters ou du western : le maniement des outils de travail étant organisé, il transcrivit facilement en images l'histoire polémique de Dias Gomes en réalisant rigoureusement un scénario détaillé. Le grand final, avec le peuple portant Zé do Burro crucifié aux pieds de l'autel déchaîna les applaudissements et enleva le prix.

Dans le texte de Dias Gomes il y a une équivoque : la force du peuple, la révolte du peuple, la dignité du peuple, se résument en un geste évasif. Ils entrent dans l'Eglise, consacrent la mystique au pied de l'autel : c'est le catholique, c'est sûr. Ce qui irrite c'est que Dias Gomes propose un final de gauche ; mais le spectacle, le succès superficiel des formes a « tordu » l'idée. Le public et une grande partie de la critique ont pris le chat pour du lièvre, comme l'a fort bien souligné le critique italien Conrado Stezzi dans *Cinéma Domani*.

La critique européenne s'arrêta plutôt à l'étude du texte : quant à la mise en scène d'Anselmo Duarte, tout le monde la trouva simple, directe et bonne.

Mais, comme auteur, Duarte est lui aussi resté en surface. LA PAROLE DONNÉE excite constamment : il ne provoque pas la moindre réflexion. L'homme simple et humble est contaminé par le mysticisme de *Zé-de-l'âne*, et comme lui, veut détruire ce curé pour *entrer dans l'Eglise*. Même si cette *entrée dans l'Eglise* n'est que symbolique, le symbole de l'Eglise est capital en soi : l'exaltation est purement sensuelle.

LA PAROLE DONNÉE est le résultat type d'un esprit rhétorique qui trouve dans le poète compatissant des esclaves son principe légitime.

Glauber ROCHA (Revision Critica del Cine Brasileiro)

LA PAROLE DONNEE

vu par **Georges LARRAZET**

A première lecture LA PAROLE DONNEE me paraît être l'histoire du long cheminement d'un homme qui parti de la fidélité à une superstition arrive à découvrir la fidélité à lui-même. D'un personnage dont la coloration n'est donnée que par les reflets d'un double fétichisme païen et chrétien, il arrive à devenir une personne, trouvant en lui-même vérité, force, motivation.

Visuellement cette transformation nous est montrée par les rapports de l'homme à la croix qu'il transporte : lourde, écrasante, elle enfonce Zé dès le prologue dans la tragédie (nous expliquerons ce mot tout à l'heure), légère, comme dominée elle s'élève au-dessus de sa tête pour frapper la porte de l'interdit. Et si Zé s'écroule à ce moment ce n'est pas en vaincu mais c'est parce qu'il faut, qu'à cette révolte individuelle, s'ajoute une prise de conscience collective. Pour cela, il faudra qu'il y ait la mort de Zé...

Cheminement solitaire du rêve ? Non, parallèlement il ya celui de sa femme, lente descente de Marie aux enfers. Elle ne peut comprendre ce qui se passe, elle suit ; mais elle est nécessaire à Zé. Il ya une telle entente dans ce couple que même la « faute » ne peut les séparer ; certainement parce que dans le monde de Zé la notion de faute et surtout de péché n'existe pas ; tout pourra se résoudre au niveau du couple à la maison...

Vérité du couple si profonde que le film se terminera sur l'image de Marie ramassant la veste de Zé. D'autres auront assumé la dimension politique du héros, Marie assumera sa dimension humaine.

A trop fixer le personnage de Zé on pourrait oublier le cadre social dans lequel se déroule son histoire. C'est que tout nous y est montré comme faussé. Si le christianisme et le paganisme s'y affrontent prétendant chacun avoir la vérité ils apparaissent dévitalisés : de la richesse africaine il ne reste que superstition et folklore de la vérité de l'Evangile que préceptes figés et privilèges de classe (cf. La rentrée dans l'église des jeunes filles méprisantes et stéréotypées).

Etablissons un catalogue :

La chambre du bordel parodie de l'amour.
Le bordel épiscopal de l'Evêché où la politique tue l'évangile.
Le journal, officine de fausses nouvelles.
La fausse poésie du camelot...

Dès que nous quittons Zé et l'escalier de Zé et la croix de Zé tout est faux ; même le prêtre qui malgré son honnêteté, parcequ'il a renoncé un jour à être lui au profit d'une fonction, sera, sans qu'il le sache, celui par qui le scandale arrive !

J'ai parlé de prise de conscience collective, ce serait une autre lecture possible du film. Où est la solution pour le Brésil ? Ni dans un retour aux origines africaines, ni dans la continuation d'une tradition hispano-chrétienne. Mais dans une troisième voie dont les noirs qui prennent en charge le « message » de Zé sont une image.

Ces noirs, ils nous sont donnés comme étrangers au drame, neufs et disponibles (cf la scène du café où ils jouent...). Ils ne sont compromis ni dans un système social (police, négoce, etc...), ni dans un système politique (christianisme ou paganisme). Ils rencontrent un homme dont il épousent la querelle sans la comprendre tout à fait (cf. le regard de prise de conscience collective des noirs avant d'agir...). Et la parole donnée se fait chair, et la chair se fait puissance devant laquelle fuient les fonctionnaires de l'église et de la police et s'écroulent les portes de l'Interdit.

La leçon politique du film peut être la suivante : pas de révolution sans retour à l'homme ; pas de conscience collective qui ne passe par la prise de conscience individuelle.

La chance du Brésil doit venir des gens neufs d'où l'importance d'avoir fait de Zé un paysan et de ceux qui prennent sa relève à la fin : des Métis.

Quatrième prise de lecture possible, l'utilisation et la transformation du mythe christique. Les personnages sont en place. Jésus, Marie, le Samaritain et le Grand Prêtre, Judas (Proxénète et indicateur de police) les marchands du Temple, Simon de Cyrène qui sans trop comprendre porta la Croix du Christ et enfin les évangélistes transposant l'histoire (le camelot, les journalistes).

Seulement les rapports sont modifiés et cela change tout.

Deux changements sont essentiels :

1) Marie et Zé sont mari et femme, ce qui donne à Zé une dimension que j'appellerai de fécondation (dans tous les sens du terme) et cela même, peut être, au-delà de la mort.

2) Simon de Cyrène n'est plus un isolé mais l'essence de tout un peuple ; non plus réquisitionné, mais force libre.

La rencontre de ces deux modifications fait que la mort de Zé n'ouvre pas seulement un espoir pour l'au-delà, mais une espérance pour le présent.

...Mais n'était-ce pas peut-être aussi, avant que les églises ne s'en mêlent, le sens de la parole du Christ ?

Enfin, quelques mots (dernière piste...) sur la construction dramatique du film.

Je vois le film comme une tragédie grecque :

- Un prologue hors du temps, longue marche où les pieds du héros et la boue du chemin semblent difficilement se désunir.
- Un lieu unique ou plutôt privilégié, long escalier qui aboutit à la bouche noire de l'Eglise (aux deux sens) fermée.

C'est sur cet escalier, à des paliers différents que se déroulera le drame. Il est à noter que le héros ne quittera pas le lieu scénique. Là Zé rencontrera l'Eglise, le paganisme, l'amitié intéressée, la presse à sensation, la politique, la police... Il y découvrira à la fois la défaillance et l'amour de Marie. C'est cet escalier que Marie, solitaire, assumant la part humaine de Zé descendra lentement tel Oreste aveugle à la fin de la tragédie de Sophocle.

La foule, chœur antique, s'écoule au pied de l'escalier ; elle le gravit quand elle a un rôle important à jouer dans l'action (cf. L'affrontement avec la police).

Les autres lieux scéniques, le bordel, l'évêché, ne sont que des lieux secondaires, en quelque sorte des descentes en enfer.

Georges LAZZARET - Les cahiers de la Cinémathèque (juin 1971)